

Michel BANNIARD

Professeur à l'Université de

Toulouse-II

Note destinée au volume «Dictionnaire des papes».

Papauté et latinité

1. A l'intitulé de cette note correspondent quatre points de vue (au moins), qui ouvrent autant de voies d'approche de la question. Dans le champ des rapports qui lient à travers l'histoire les papes et le latin, on distinguera, en effet, les aspects suivants : a) celui proprement linguistique du caractère naturel ou artificiel du latin comme langue de communication au sein de l'Eglise ; b) celui institutionnel de l'évolution du latin comme langue de l'administration ecclésiastique ; c) celui éthique du choix d'un style latin comme langage pastoral ; d) celui, enfin, culturel, des usages de la latinité hors de la sphère de la réflexion et de l'action strictement religieuses. On comprendra que les brèves indications qui suivent ne fassent qu'effleurer cette problématique en adoptant l'un ou l'autre de ces points de vue suivant un ordre chronologique.

2. Comme l'Eglise de l'Occident romain émerge dans une société latinophone, la langue naturelle des communautés chrétiennes est le latin parlé tardif. Sous sa forme savante, il est la langue

Erreur ! Argument de commutateur

de communication, orale et écrite, usuelle des évêques de Rome. De la rencontre entre la latinité traditionnelle et la latinité chrétienne naît non une nouvelle langue, mais un nouveau langage, illustré par deux papes remarquables chacun dans un registre littéraire distinct. Sous Théodose (IV^e s.), Damase, fait graver somptueusement de brèves et denses épitaphes en vers impeccables destinés à l'élite des chrétiens. Au siècle suivant, Léon le Grand porte à son apogée une éloquence chrétienne destinée à un public beaucoup plus vaste. Le Ve siècle est ainsi celui de la synthèse entre la tradition classique et le renouveau chrétien.

3. Pendant le très haut Moyen Age (VI^e-IX^e s.), apparemment moins propice aux continuités, les papes accentuent par la voix de Grégoire le Grand le caractère évangélique de la latinité chrétienne. Le «consul de Dieu» (fin du VI^e s.) met en application les leçons d'Augustin sur la prédication, et s'exerce à une latinité modeste, mais élégante, apte à instruire et à convaincre (sinon à charmer) les foules romaines, tandis que sa correspondance révèle un patricien maître de tous les registres de la langue. Être romain, c'est toujours être latinophone, comme le proclame fièrement le pape Nicolas I^{er} au IX^e siècle. Ce nationalisme langagier s'étirole peu avant l'an 1000, lorsque le pape Grégoire V, recourt pour la première fois à l'italien pour instruire les baptisés de la Ville.

4. Désormais, les papes règnent sur une Ville dont les locuteurs parlent une langue détachée du latin tardif, qui n'est

Erreur ! Argument de commutateur

resté artificiellement vivant que dans le cercle des litterati. L'évolution des différentes latinités, dès lors purement savantes, porte le sceau de cette spécialisation linguistique. Pendant le Moyen Age classique (Xe-XIIIe s.), la chancellerie papale développe un style d'autant plus hiératique que s'accroît et s'affirme la reconquête de l'autorité ecclésiastique romaine. C'est ainsi qu'y triomphe un nouveau moule rythmique appelé le cursus, qui établit des règles strictes de répartition des accents toniques en fin d'énoncés (clausulae), avec pour conséquence une recherche très artificielle de l'ordre des mots, selon qu'est désiré un cursus uelox («cadence rapide»), tardus («lente»), ou planus («neutre»). Cette empreinte formelle n'empêche pas que percent des accents très personnels dans les missives de Grégoire VII (XIe s.). Le maître du genre en est Jean de Caète, d'abord chancelier papal, avant de monter lui-même sur le trône sous le nom de Gélase II (XIIe s.). En outre, ces contraintes accentuelles sont renforcées et enrichies par la recherche de rimes dissyllabiques en fin de propositions (cursus leoninus) : la papauté forge ainsi une latinité ultra savante, dédaigneuse des vernaculaires européens, à la fois fonctionnelle et harmonieuse selon les canons des styles médiévaux.

4. Ce travail, où, en dépit de la gravité du fond, le souci de la forme est prééminent, prend un nouvel essor et une orientation divergente, avec les prémices de la Renaissance italienne. Dès les XIVe et XVe siècles, le retour à la latinité classicisante apparaît à la curie romaine, et notamment au mécène qu'est déjà

Erreur ! Argument de commutateur

le fondateur de la Vaticane, Nicolas V, comme le moyen de gagner un rayonnement intellectuel et une légitimité culturelle supplémentaires. L'influence des humanistes, en dépit de querelles internes sur le cicéronianisme, de Pétrarque à Erasme en passant par Valla, triomphe jusqu'au règne de Léon X (années 1500), avant qu'un nouveau sac de Rome (1527) ne fasse éclater à la cour papale une réaction dévote qui met pour un demi-siècle en pénitence le culte retrouvé des belles-lettres. Se renouvelle alors le débat qui agita les IIIe-Ve siècles, sur les rapports entre l'éducation et l'éloquence «cicéroniennes» et la pastorale chrétienne. Onze siècles après Augustin, le pape Pie IV trouve en son neveu le cardinal Borromée l'artisan d'une synthèse fondatrice légitimant le retour définitif aux artes dicendi, magnifiées par la mission de l'orator christianus.

5. Le second déploiement de la Contre-Réforme favorise, au cœur d'arts plastiques désormais baroques, la suprématie de la latinité classique, car, retrouvant les propres termes de Sidoine Apollinaire (Ve s.), la nouvelle devise papale est : «Partout où est parlée la langue de Rome, l'Empire se tient debout».

L'universalisme catholique ainsi ressourcé à une grammaticalité éternelle trouve en un ancien élève des Jésuites, poète et mécène, Urbain VIII (XVIIe s.), la figure achevée d'un «Cicéron pape». Le palais qu'il bâtit et qui est désigné par son gentilice, palazzo Barberini, symbolise la seconde Renaissance romaine et la fusion finale des langages chrétiens et antiques, sans que l'on puisse toujours déterminer dans quelle mesure l'humanisme papal ne

déborde pas parfois la tradition chrétienne.

6. A cette évolution interne du statut de la latinité correspondent au fil des siècles des changements externes dûs aux contraintes de la transmission collective du message chrétien. La conversion et la catéchèse des peuples allophones donne lieu à une série d'adaptations concrètes qui promeuvent peu à peu les langues rencontrées, car, devenues le vecteur du verbe sacré, elles accèdent lentement à l'écriture. C'est ainsi que la latinité chrétienne ouvre la voie aux littératures vernaculaires des pays germaniques (VIIe-Xe siècles), puis slaves (IXe-XIe siècles). Ce sont en outre les papes qui, parfois après quelques hésitations, autorisent la traduction des Ecritures et des prières dans ces langues depuis toujours hétérogènes à la latinité. D'autre part, au fur et à mesure que, dans les anciennes provinces latinophones, l'évolution de la langue parlée creuse l'écart entre la langue maternelle des masses illettrées et la langue traditionnelle de l'Eglise (VIIe-Xe s.), il convient de s'adapter à cette révolution langagière, en attendant, beaucoup plus tard de se convertir à la création littéraire dans les différentes langues romanes de l'Europe. On trouve là aussi des figures illustres au rendez-vous : Grégoire V, puis Paul III pour le premier stade, Urbain VIII pour le second. Le détail de ce dernier aspect des rapports entre papauté et latinité reste encore à écrire.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

- M. BANNIARD, Viva voce, Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident Latin, Paris, 1992.
- F. DI CAPUA, Il ritmo prosaico nelle lettere dei papi e nei documenti della cancelleria Romana dal IV al XIV secolo, Rome, 1937-1946.
- F. BRUNHOLZL, Histoire de la littérature latine du Moyen Age, t. 1, De Cassiodore à la fin de la renaissance carolingienne, 2 vol., Paris, 1990 et 1991.
- M. FUMAROLI, L'age de l'éloquence. Rhétorique et «res litteraria» de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève, 1980.
- JANSON T., Prose Rhythm in Medieval Latin from the 9th to the XIIIth Century, Stockholm, 1975.
- L. LENTNER, Volkssprache und Sakralsprache, Gesichte einer Lebensfrage bis zum Ende des Konzil von Trient, Vienne, 1963.
- M. MANITIUS, Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters, 3 vol., Munich, 1911-1931.
- M. SCHANZ, G. HOSIUS, G. KRUEGER , Geschichte der Römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian (2), 4, 1 et 2, Munich, 1959.